

Les années s'accumulent sur nos têtes. Nous assistons avec amertume à l'agonie de nos rêves. L'enthousiasme des premiers jours est disparu, faisant place à un sentiment plus tenace : celui du devoir. Par devoir autant que par plaisir, nous écrirons. Il nous sera difficile de soigner la forme dans nos écrits, et d'apporter la concentration d'esprit nécessaire à la création des belles œuvres littéraires, engagés que nous sommes dans la bataille pour la vie. Rude mêlée pour quelques-uns ! Il est arrivé à l'un des nôtres de travailler, pendant deux ans, seize heures par jour, dans une école aux principales heures de soleil, dans les bureaux d'un journal aux heures de lune ; d'exécuter entre temps un grand portrait officiel, de peindre quatre tableaux pour le Salon, de traduire un de ces suaves livrets d'annonces qui vantent les drogues américaines, de composer quelques odes... et de passer, en fin de compte, pour un paresseux. Un autre, âme tendre et droite, parcourt de six à huit lieues quotidiennement, comme un bon cheval. Il marche sous le soleil de juillet ; dans les poudreries de février il marche. Après ce travail épuisant, il triomphe du sommeil pour écrire. Un troisième, nature fière, indomptable, a vu la pâle Faim s'asseoir à son foyer.

Qu'importe ! nous ne vendrons pas notre cœur ; nous ne vendrons pas notre plume. Aucun maître ne viendra nous faire écrire ce que nous ne voulons pas écrire ; nul ne viendra nous commander de faire éclore dans la pensée des autres ce qui n'aura pas éclos librement dans notre pensée. Notre maître sera l'Art, notre crainte la Conscience, notre culte la Patrie. Nous tâcherons d'être plus grands que nous-mêmes, de planer loin de la haine et plus haut que l'amour, quand nous aurons l'occasion de blâmer ou d'applaudir.

Amis, entrons purifiés dans le temple de l'Art. Soyons justes ; soyons bons. Gardons-nous d'une vaine suffisance dans les jours prospères, et sachons grandir dans le malheur. Impassibles devant les louanges, silencieux sous les dédains, mettons la redoutable puissance du style au service du Beau et du Bien.

Et quand, pour prix de nos veilles, la mort nous couchera avant l'heure, quelque muse bienfaisante inclinera peut-être sur nos fronts douloureux la caresse d'un rayon d'infini.

Nous périrons dans le souvenir de la postérité. Nous ne péri-